

ILS ETAIENT DE ZARA

RECIT BIOGRAPHIQUE
André Vahé PECHRIKIAN

ILS ETAIENT DE ZARA

Récit Biographique

André Vahé PECHRIKIAN - 1995

*J'ai fait cette nuit un songe très doux,
Je réparais la maison de mon père
Et mon ciel d'enfant s'ouvrait tout à coup,
Dans mon cœur brillait une aurore claire.*

*Ma mère était là, ô limpides yeux
Le ruisseau parlait ma langue natale
Dans la cour bruissait un arbre très vieux,
Décor familial dans le printemps pâle.*

*Un rayon doré touchant un carreau,
Semblait la clé d'or pour ouvrir mon âme.
Maternel soleil, caressante flamme...
Tout était facile et tout était beau.*

Nairi Zarian

Ils étaient des Hommes et des Femmes ordinaires.

Leur destinée fut extraordinaire. Extrême dans la tragédie. Alors que tout concourait à les faire disparaître, ils survécurent de l'anéantissement programmé.

Orphelins d'une nation abandonnée par les Grandes Puissances soucieuses de se partager la dépouille de l'empire Ottoman, ils se dégagèrent de la tourmente par leur propre volonté.

Du néant ils ont créé, avec ténacité et abnégation, du bonheur, et permis à leurs enfants d'obtenir honorabilité et respect dans la société.

Imprégnés de leur passé dramatique, la nostalgie toujours présente, ils vécurent heureux, munis d'un optimisme ancré et d'une ténacité exceptionnelle à surmonter les difficultés.

Pour eux, les sentiments et le bonheur primaient sur les richesses matérielles.

MEGUERDITCH, mon père, disait souvent : « Ma seule richesse, ce sont mes enfants » ...

MEGUERDITCH BEHRIG, mon père ...

ORIGINES DES BEHRIG

Les noms patronymiques Arméniens sont le plus souvent dérivés d'un prénom, d'une profession, d'un lieu, d'un sobriquet, d'une caractéristique personnelle, morale, intellectuelle.

Le suffixe IAN indique le collectif. Ainsi, BEHRIGUIAN signifie « de la famille des BEHRIG » (lire BEYRIG).

Selon la mémoire familiale, un lointain ancêtre fortuné et philanthrope qui distribuait des aumônes aux pauvres fut surnommé BEYRIG (probablement de BEY "Seigneur"). BEHRIG aurait donc une signification humaniste et charitable.

Notre plus ancien aïeul connu, né probablement vers 1830, se prénomme PARSEGH.

C'était un riche éleveur de moutons, possédant plusieurs bergeries et employant de nombreux bergers. Il a eu deux fils qui nous sont connus : Notre arrière grand-père paternel HAÏK et notre grand-oncle KHOSROV, l'Evêque.

Il aurait eu deux autres enfants dont nous n'avons aucun élément biographique : un garçon prénommé NERCES et une fille prénommée NOUNOUFAR.

Nous verrons plus loin la destinée tragique de l'Evêque KHOSROV.

HAÏK pris la succession de son père dans l'élevage ovin.

Par son incompétence, semble-t-il, mais surtout à cause des taxes exorbitantes prélevées par l'administration Ottomane, ses affaires ont rapidement périclité. Il faut savoir qu'à cette époque la vie des paysans Arméniens était très dure. Ils subissaient l'arbitraire et les abus des fonctionnaires musulmans.

Ne pouvant plus honorer ses dettes, HAÏK s'enfuit à Constantinople, abandonnant son épouse et ses quatre enfants. Ses traces disparaîtront en Roumanie. Qu'est-il devenu ? A-t-il refait sa vie ? Encore aujourd'hui, nous ne pouvons répondre à ces questions.

L'épouse de HAÏK, REHANE, était l'aînée d'une famille de huit enfants, dont six filles et deux garçons. La benjamine ACHRON épousera EREM KAPRIELIAN¹.

¹ Achron et Erem KAPRIELIAN, rescapés du génocide, périront dans les décombres de leur maison (au Pontet) lors des bombardements alliés du 27 Mai 1944. Un de leurs fils (Khatchig) épousera la fille aînée de Marinos (Mariam).

REHANE, restée seule, fera face à l'adversité avec courage, dans des conditions de précarité extrême. Elle élèvera dignement ses enfants dont trois seront mariés et auront des enfants avant la tragédie de 1915 :

- MINAS, l'aîné, épouse TOURVANDA (notre grand-mère), fille unique de KRIKOR MEURDJOÏAN et GULHE DJERANIAN ²
- OHANES, épouse SOGHOMEN KARAGUEUZIAN.
- MARINOS, la fille, épouse ARCHAG MARDOYAN.
- PARSEGH, le benjamin est célibataire.

ZARA

Berceau de la famille, ZARA était une bourgade de 4 à 5.000 habitants, située à l'Ouest du plateau Arménien, dans une région montagneuse, près de SIVAS (SEBASTE). ³

Le village s'étale, tout en longueur, au flanc de la montagne.

Le fleuve HALIS, rebaptisé, par les Ottomans, KIZIL IRMAK (Fleuve Rouge en Turc), prend sa source près de ZARA. Avant de se jeter dans la Mer Noire à proximité de SAMSUM, il est alimenté par de nombreux torrents grossis au printemps par la fonte des neiges.

Cette abondance des cours d'eau est bénéfique pour la végétation et les pâturages. Le climat continental créant des variations importantes de températures, l'été est torride et l'hiver très rude.

Dans cette contrée, les conditions géopolitiques et climatiques rendent la vie des populations très difficile : absence de confort minimal et d'hygiène, aucun point d'eau dans le village aussi il faut aller à la rivière, maisons mal chauffées (à la bouse séchée), malnutrition.

Ces circonstances défavorables éliminent les plus faibles dès leur premier âge ; il est vrai, que ceux qui résistent vivent longtemps.

En 1915, dans le Vilayet (région Administrative) de SIVAS dont dépend ZARA, les Arméniens représentent une forte minorité. Ils sont durement soumis à l'injustice et aux brimades.

Par ailleurs, des brigands et des bandes de Kurdes attaquent fréquemment les villageois isolés.

² Notre Grand-mère TOURVANDA était apparentée par sa mère, aux familles DJERANIAN et NIGOLIAN.

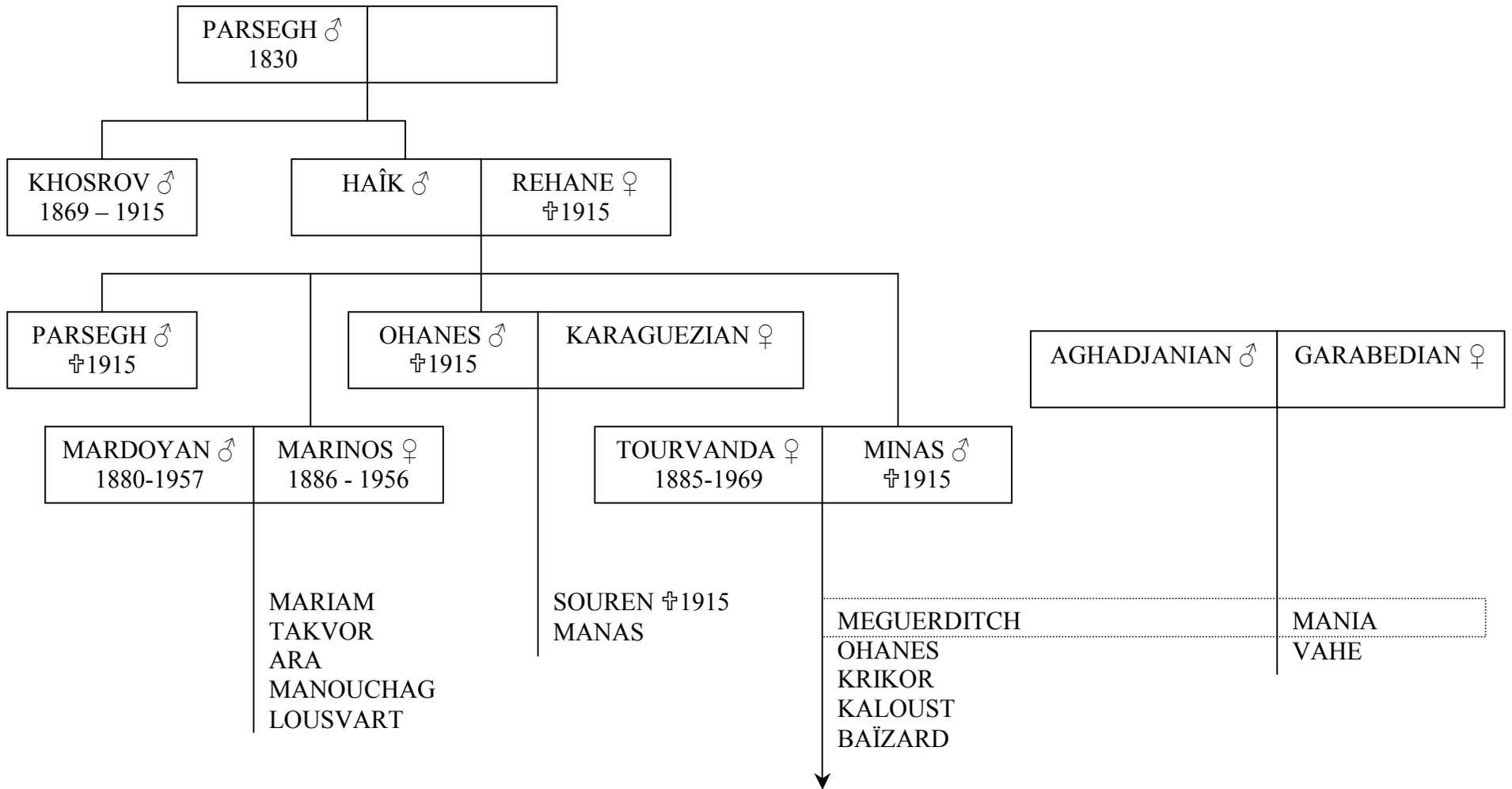
³ SEBASTIA en Arménien.

A ZARA il y a, comme dans tout village, une église Arménienne et une école primaire. Mais, en ces temps là, on ne fréquente guère l'école. On préfère envoyer les enfants garder les troupeaux dans les montagnes environnantes.

Les Arméniens ne sont pas, pour le plupart, regroupés dans des quartiers spécifiques, ils demeurent disséminés dans le village.

La famille BEHRIGUIAN, de condition modeste, est relativement aisée au plan pécuniaire. Elle cultive des terres pour ses besoins propres et possède un troupeau de moutons et quelques vaches. En outre, elle est propriétaire de quelques boutiques et ateliers qu'elle donne en location. Elle possède, aussi, un moulin à blé.

Sont également natifs de ZARA les familles AGHADJANIAN et ARABCHIAN, qui s'uniront plus tard au BEHRIGUIAN.





MEGUERDITCH 1903 - 1980	MANIA 1909 - 1979	OHANNES 1905 - 1988	VARTANOUC 1912 - 1962	KRIKOR 1912 - 1985	MUCHGUNAZ 1922 - 2007	KALOUST 1912 - 1986	VICTORIA 1920
	BAIDZAR 1926 ARAXIE 1928 JEAN – PARSEGH 1930 ROSETTE – VARTOUHIE 1934 ANDRE – VAHE 1937 PIERRE – ARMENAG 1940		JEANNETTE – HAYGOUHIE 1930-1966 PAULETTE – YERANOUIHIE 1931 JULIEN – MINAS 1936 REGIS – GAIDZAG 1947		JACQUELINE – CHEKE 1942 MARIE-JOSE – CHAMIRAM 1946 CHANTAL – ANAHIT 1948 JOSIANE – ARCHALOUS 1951 ALAIN – KHOSROV 1954		JEAN-CLAUDE – RAFFI 1942 MIREILLE – TAKOUHIE 1946

24 AVRIL 1915

Le 24 avril 1915, le gouvernement turc procède dans la nuit à l'arrestation de toutes les personnalités arméniennes intellectuelles et politiques de Constantinople : 500 ou 600 pour les uns, 200 pour les autres, certainement au moins 235, chiffre retenu et publié plus tard par le gouvernement turc lui-même.

Ces hommes sont d'abord jetés en prison, puis déportés. « Bien entendu, dit TALAAT devant un diplomate allemand, parmi les déportés beaucoup sont tout à fait innocents ». Bien peu survivront à l'été. Cette rafle ouvre pour les Arméniens une période de Déportations systématiques qui tend finalement, à partir des provinces où la guerre se déroule, à l'élimination complète de l'élément arménien du territoire turc.

En deux ans, plus d'un million de personnes trouvent la mort dans des conditions horribles de barbarie, histoire inimaginable en un temps d'idéalisme encore triomphant. Ainsi se trouve achevé le processus qui avait fait venir au jour la question arménienne dans les années 1880 : les 100 000 morts des grands massacres de 1895, les supplices quotidiens, tout cela aboutit, à l'ombre de la grande guerre, à cette extermination si visible dans les statistiques de la jeune République turque où l'on ne signale en 1927, parmi les minorités vivant en Turquie, que 64.000 Arméniens. Où sont donc passés tous les autres?

Extrait de « Un génocide exemplaire » de Jean-Marie CARZOU.

ELIMINATION des HOMMES

Le 24 Avril 1915, c'est le déclenchement de la solution finale. L'extermination du peuple Arménien est en voie de réalisation. Cet anéantissement va être méthodique et rapide.

Après l'élimination des notables, l'étape suivante sera la liquidation violente de tous les hommes de 16 à 70 ans, afin d'écartier toute velléité de révolte. Mobilisés dans l'armée turque, les soldats arméniens seront désarmés dès le début de 1915 et affectés à des tâches non combattantes (réfection des routes, transport, etc.). Ainsi, dès Janvier 1915, les soldats Arméniens étaient, déjà, discrètement éliminés.

Dans le même temps, la population musulmane recevait des armes. Et, des prisons, on libérait des détenus de droit commun et des criminels qui s'organisaient en bandes de pillards et d'assassins. Ceux sont les "Tchéte" de sinistre mémoire. Entraînés et armés par les militaires, ils semaient la terreur et massacraient les Arméniens dans les villages.

Les hommes Arméniens, disséminés et sans défense, seront rapidement supprimés. Certains pourront s'enfuir dans les montagnes, mais peu en réchapperont.

Ainsi, nos ancêtres seront décimés impitoyablement. Pourchassés, arrachés à leur foyer, ils seront exécutés ou égorgés au bord d'un chemin ou au creux d'un vallon.

Éliminés...

KHOSROV : Né à ZARA en 1869, nommé Evêque à MOUCH puis Archevêque à KHARPERT et GUESSARIA, il a ensuite exercé son ministère à CESAREE (KAISARIA). Emprisonné en 1915, il sera sauvagement mutilé avant d'être assassiné ⁴.

MINAS : Notre grand-père paternel, fils de REHANE, se trouvait à ZARA lorsque les gendarmes turcs (les « *zaptié*») sont venus le chercher, sous prétexte d'une affectation nouvelle.

MEGUERDITCH KAPRIELIAN : Cousin germain de MINAS, âgé de 18 ans, et bénéficiant encore du service armé, était présent à ZARA durant l'intervention des gendarmes. Déjà, à plusieurs reprises, témoin impuissant du sort funeste réservé à ses compatriotes qu'on attirait hors des villages, et conscient de l'issue fatale, il prévient MINAS. Mais il est trop tard pour s'enfuir. MINAS embrasse pour la dernière fois sa femme et ses enfants. Lors de ses adieux à son fils MEGUERDITCH, âgé d'une dizaine d'années, il lui rappelle qu'il est l'aîné et qu'il aura dorénavant la responsabilité de soutenir et de protéger la famille. Peu de temps après avoir quitté ZARA, MINAS sera assassiné dans un chemin de montagne. Il n'avait pas trente cinq ans.

OHANES, second fils de REHANE connaîtra le même sort que son frère MINAS. Il sera assassiné sans témoins ⁵.

SOUREN, fils aîné de OHANES, n'avait pas atteint ses dix huit ans, lorsqu'il fût assassiné.

PARSEGH, le plus jeune fils de REHANE avait pu fuir lors des rafles pour se mettre à l'abri dans les collines environnantes.

Il est jeune et vigoureux, il peut survivre dans cette nature et ces montagnes qu'il aimait tant parcourir dans les temps de paix. Quelquefois, il redescend de nuit au village, pour se ravitailler et retrouver la chaleur et la quiétude familiale. Lorsqu'il prolonge son séjour, il se cache dans des meules de foin chez sa sœur MARINOS.

Les gendarmes, à sa recherche, sont à l'affût. Ils épient autour de la maison familiale. Ils interrogent, souvent avec brutalité et menaces, les voisins. Un jour, excédés et furieux de ne

⁴ Le nom de l'Evêque BEHRIGUTAN figure sur la liste des dignitaires ecclésiastiques disparus au cours de massacres et de la Déportation dans le « Rapport secret sur les massacres d'Arménie » (page 212) rédigé par le Dr JOHANNES LEPSIUS

⁵ MANAS, le second fils de OHANES, connaîtra la Déportation et l'exode. Il s'établira, après 1918, à Constantinople, où il décédera dans les années 70. Peu avant son décès, il était venu nous rendre visite à Avignon

pouvoir le capturer, ils tortureront bestialement en vain sa mère pour tenter de lui soustraire des indications leurs permettant de le saisir.

REHANE mourra sous les coups des bourreaux sanguinaires pour avoir voulu protéger son enfant.

Hélas, la traque se resserre autour de PARSEGH. Il ne lui sera, malheureusement, pas possible de vivre bien longtemps dans la clandestinité.

Un voisin, un ami, l'a-t-il dénoncé pour avoir lui-même la vie sauve ? Il n'y a pas de certitude mais une forte présomption demeure. Après son arrestation, il sera emprisonné quelques semaines. Ses tortionnaires donneront alors libre cours à toutes leurs pulsions inhumaines et barbares. Il subira des brimades et des sévices atroces avant d'être égorgé dans ses chères montagnes. Il rendra son dernier soupir dans les bras de sa sœur MARINOS. Il venait d'avoir vingt ans.

Les deux frères de REHANE, OSKIAN et ARMENAG, n'échapperont pas non plus à la tuerie.

MANIA

ALEXAN AGHADJANIAN (mon grand-père maternel) et son épouse ZARMAN GARABEDIAN avaient deux enfants : une fille MANIA (ma mère) âgée de 6 ans en 1915, et un garçon VAHE, nouveau-né.

ALEXAN, mobilisé dans l'armée turque, était affecté, comme beaucoup de ses camarades, aux services de maintenance. Le travail qu'il devait assumer consistait à la remise en état des chemins et des routes permettant l'acheminement des troupes turques et du matériel militaire vers le front russe. Ces jeunes Arméniens, soldats sans armes, sans moyens de résistance, étaient, isolément ou par petits groupes, victimes des assassins.

ALEXAN, afin d'éviter le sort réservé à ses compatriotes, prendra la décision de désertir et de s'enfuir. Après plusieurs mois de vie clandestine, il parviendra à Constantinople, d'où il pourra émigrer vers les Etats-Unis. Il sera un des rares rescapés Arméniens mobilisés dans l'armée turque.

Les ARABCHIAN demeuraient un peu à l'écart, à l'entrée du village. La mère se prénomrait GULIZAR. Ils avaient trois enfants : deux garçons, MANAS et GARABED, et une fille, VARTANOUC (elle épousera mon oncle OHANES). Leur père sera enlevé et assassiné.

VILAYET de SIVAS

Avant la Déportation générale, la situation dans le vilayet de SIVAS était semblable à celle de TREBIZONDE et D'ERZEROUM. Des bandes organisées pillaient les villages. Les gendarmes, sous le prétexte de chercher des armes, pénétraient dans les maisons, pillaient tout, violaient les femmes et torturaient les paysans pour obtenir de l'argent. Tous ceux qui se plaignaient étaient arrêtés. Tous ceux qui étaient aptes au service armé, même ceux qui s'étaient rédimés en payant le « bedel », c'est-à-dire la taxe d'exemption (environ 800 marks par tête), furent recrutés et envoyés comme portefaix ou pour travailler sur les routes.

Lorsqu'on apprit que les portefaix périssaient d'épuisement et d'inanition, et que ceux qui travaillaient sur les routes avaient été tués par leurs compagnons musulmans, beaucoup de ceux qui n'avaient pas été incorporés s'enfuirent sur les montagnes, et le gouvernement fit brûler leurs maisons. Dans ce vilayet, comme dans les autres, on procéda au désarmement systématique de la population arménienne, avant d'en venir aux massacres et à la Déportation. Le désarmement, dans les villages, eut lieu de la façon suivante - les gendarmes cernaient le village et exigeaient, suivant leur caprice, deux ou trois cents armes à feu. Si le maire et les anciens ne pouvaient en apporter qu'une cinquantaine, aussitôt les notables de la localité étaient emprisonnés et soumis à la bastonnade. Dans la ville de Sivas, on donna cinq heures pour livrer les armes. Trouvait-on ensuite dans les maisons quelque chose qui ressemblait à une arme, on brûlait les maisons et l'on en tuait les habitants.

Extrait de « Rapport Secret sur les Massacres d'Arménie » du Dr JOHANNES LEPSIUS.

LA DEPORTATION

Télégramme adressé en Septembre 1915, au Vali d'ALEP, par TALAAT ⁶ ministre de l'intérieur Turc :

« Il a été précédemment communiqué que le gouvernement a décidé d'exterminer entièrement tous les Arméniens habitant la Turquie. Ceux qui s'opposeront à cet ordre et à cette décision seront démis de leur fonction. Sans égard pour les femmes, les enfants et les infirmes, quelques tragiques que puissent être les moyens de l'extermination, sans écouter les sentiments de la conscience, il faut mettre fin à leur existence ».

Au printemps 1915, dans toutes les provinces Arméniennes, massacres et atrocités se développent, les mesures de Déportation systématique sont mises en place et appliquées sans ménagement.

⁶ En 1921, un rescapé du génocide, SOGHOMON TEHLIRTAN abattra TALAAT d'un coup de pistolet en Allemagne.

A ZARA, l'ordre de Déportation annoncé, les familles ne disposeront que de quelques heures pour se préparer et emporter quelques affaires.

C'était un jour de Juin 1915.

Les gendarmes, baïonnette au fusil, bouclent le village. Maison après maison ils expulsent avec brutalité les Arméniens pour les rassembler en dehors du village. Ceux qui tentent de fuir sont pourchassés et tués.

Il est rigoureusement interdit aux voisins Turcs, sous peine de sanctions, de protéger ou de cacher un Arménien. Aucune aide ne peut donc être attendu du voisinage, sauf en de rares exceptions (seuls, parmi nos proches, les MARDOYAN et les KAPRIELIAN placés sous protection de personnalités influentes turques seront épargnés).

Par contre, la population musulmane pourra en toute impunité, sous les regards bienveillants des « *zaptié* » (gendarmes turcs), piller et voler les biens des "*gavur*" (les infidèles).

TOURVANDA, notre grand-mère paternelle, contrainte à l'exil, devra tout abandonner : maison, boutiques, terrains, bétail. Avec un maigre ballot, en compagnie de ses trois derniers KRIKOR, KALOUST, BAÏDZAR (âgés respectivement de 5 ans, 3 ans et 1 an), elle suivra la caravane des déportés en route pour les déserts de Syrie.

MEGUERDITCH, l'aîné de TOURVANDA, âgé d'une dizaine d'années, recueilli par un coiffeur Turc après l'assassinat de son père MINAS, sera soustrait à la Déportation. Chez ce Turc, il apprendra quelques rudiments du métier de coiffeur, mais il sera, surtout, un berger.

Un jour, alors qu'il gardait des moutons dans la montagne, tenaillé par la faim, il s'écarta du troupeau pour rechercher des fruits sauvages. Attiré par un moulin désaffecté, il y pénétra. A l'intérieur, il aperçut des vêtements éparpillés et de nombreuses bourses (porte-monnaie) vides. Sur le retour, des plaques de sang séché disséminées lui firent penser à des moutons égorgés. Mais, rapidement, et avec effroi, il prendra conscience de l'atroce réalité, lorsqu'à proximité, il découvrira des corps ensanglantés en partie ensevelis et des têtes humaines tranchées à la hache.

Le torrent, qu'il longeait habituellement, était coloré en rouge. Rouge de sang Arménien.

OHANES, second fils de TOURVANDA, échappera lui aussi à la Déportation. Il était âgé de huit ans. Lors de l'arrestation de sa mère, il parvint à s'esquiver et à se hisser sur le toit de la maison. Les maisons étant basses leurs toitures en terrasse étaient facilement accessibles et le franchissement d'une terrasse à l'autre pouvait s'effectuer sans trop de difficultés.

OHANES, poursuivi, ne pût être saisi, grâce à son agilité. Apeuré, il resta dissimulé derrière une cheminée jusqu'à la tombée de la nuit. Lorsqu'il ne ressentit plus de danger à proximité, il vint se réfugier chez sa tante MARINOS. Là, aux cotés de ses cousins MARDOYAN, il sera en sécurité. Le mari de MARINOS, ARCHAG, étant protégé par son emploi de cocher chez un riche bourgeois de ZARA.

GULHE, la mère de TOURVANDA, délaissée par son mari qui était parti à Istanbul, avait épousé un Kurde (bel homme à ce qu'on dit), contremaître dans une exploitation forestière à quelques kilomètres de ZARA. GULHE n'apprit que quelques jours plus tard la Déportation de sa fille et de ses petits enfants. Rapidement, elle prendra des dispositions pour tenter de les récupérer. Elle chargera un homme de confiance musulman de partir à leur recherche.

Accompagné d'un mulet, il atteindra la caravane une dizaine de jours après son départ à environ 150 km de ZARA, près de DIVRIG.

Le convoi de 2 à 3000 personnes, composé essentiellement de femmes et d'enfants dans un état pitoyable, avait stationné en dehors de la ville pour y passer la nuit. Beaucoup avaient déjà périés, assassinés et jetés dans les gorges profondes qui parcourent ces montagnes ; leurs maigres biens volés par des brigands ou les gendarmes sensés les protéger ; des femmes et des enfants enlevés par des Kurdes. Parmi ceux qui réchapperont des sévices, bien peu parviendront au terme de la Déportation. Sans nourriture, sans eau, ils succomberont de privation et d'épuisement.

Sitôt arrivé sur les lieux, l'envoyé de GULHE se met à la recherche de TOURVANDA et des enfants, dans la foule terrorisée par les gendarmes et les villageois fanatisés. Après de longues recherches il parvint à les retrouver, terrés dans une vieille masure. TOURVANDA, terrifiée, n'osait plus sortir de sa cache, ne répondant même pas à l'appel de son nom.

Enfin rassurée et mise en confiance elle suivit l'homme. Malgré les souffrances endurées, ils étaient sains et saufs. Il fallait maintenant les soustraire à la vigilance des gardes.

Ils attendirent la nuit pour s'éloigner subrepticement. KALOUST et BAÏDZAR cachés dans les paniers d'osier accrochés aux flancs du mulet, KRIKOR trotinant derrière.

Au bout de quelques jours, ils atteignirent enfin le domicile de GULHE. Sauvés. Ils resteront chez elle deux ans environ. GULHE vivait dans l'aisance, grâce à l'emploi de son mari et des revenus que lui fournissaient des ateliers de forgerons qu'elle possédait.

Le retour inespéré de TOURVANDA lui permis de retrouver ses biens et mis fin à une tentative d'escroquerie à son encontre.

Alors qu'elle se débattait pour survivre sur les chemins de la Déportation, le Turc "adoptif" de MEGUERDITCH voulut s'approprier frauduleusement une partie des biens de la famille. Il prétendit avoir payé TOURVANDA pour l'achat du bétail. Persuadé qu'elle ne reviendrait plus, il n'avait pas jugé utile de le revendre immédiatement. Afin d'en tirer un meilleur profit, il avait laissé les animaux paître sur les pâturages habituels pour qu'ils prennent du poids.

La supercherie sera éventée et le bétail restitué.

Cette anecdote de spoliation se terminant fort heureusement par une saine morale pour les faibles, ne sera évidemment qu'une goutte de satisfaction dans l'immensité de la détresse et de la catastrophe en cours.

Inexorablement, l'anéantissement du peuple Arménien se poursuit. A la fin de l'année 1915, il ne restera plus à ZARA que des orphelins, des femmes contraintes à épouser des musulmans⁷ et quelques familles protégées par des notables turcs⁸.

Dans le rapport déjà cité du Dr Lepsius, des sœurs de charité allemandes témoignent :

« Nous passâmes une nuit dans la maison du gouvernement à ZARA. Un gendarme assis devant notre porte y chantait sans interruption: `Erménily, hep kesdiler!" "Les Arméniens sont tous tués". Dans la chambre à côté, on s'entretenait, au téléphone, au sujet de ceux qui restaient à arrêter. »

LA DISPERSION

A ZARA, les années 1916 et 1917 furent relativement paisibles et pour cause !

La population Arménienne était presque entièrement décimée.

Quelques rares familles, momentanément protégées, ont pu préserver leur intégrité. Il restait essentiellement des orphelins qui n'avaient pas de quoi se nourrir et qui vivaient misérablement.

MEGUERDITCH avait quitté son protecteur et patron turc appelé à l'armée. Il sera recueilli par sa tante MARINOS, chez qui se trouvait déjà son frère OHANES. Afin de les mettre en sécurité et leur permettre de s'éduquer, il fut décidé de les placer dans une Institution caritative à SIVAS.

SIVAS est distant de 70 km qu'il faudra parcourir à pied, dans une contrée inconnue, par des chemins de montagne, dans l'insécurité permanente. Ils se s'étaient jusqu'alors jamais éloignés de leur village. Comme on peut l'imaginer, c'est avec l'appréhension du danger imminent qu'ils se mettront en route, tout deux, seuls. Ils étaient âgés de 12 ans et de 10 ans.

Avec peu de vivres, en dormant au bord des chemins, avec la crainte de faire des mauvaises rencontres, ils atteignirent d'abord le village où habitait leur tante SOGHOMEN (épouse de leur oncle OHANES), à une trentaine de kilomètres de ZARA. Là, ils se reposeront, sous une tendre protection. Hélas, au bout de quelques jours, ils devront repartir et quitter à regrets l'affection de leur tante.

⁷ Afin de préserver leur vie, celle de leurs enfants, et subvenir à leurs besoins, ZARMAN AGHADJANIAN et GULIZAR ARABCHIAN devront épouser des turcs.

⁸ Comme les cousins MARDOYAN, la famille de Ashron KAPRIELIAN sera protégée par un haut responsable turc de la commune. Mais, en 1927, ils devront choisir entre l'islamisation et le départ. Ils émigreront en France.

SIVAS sera enfin atteinte, un soir à la tombée de la nuit. Ils n'ont pas d'adresse où se rendre. Perdus dans la grande ville, ils ont froid, ils ont faim, ils sont inquiets. Après des heures d'errance, ils rencontrèrent un Turc bienveillant qui les accompagna à une Mission Protestante.

Enfin, secourus, ils seront nourris et reprendront des forces.

Ils restèrent six mois dans cette Mission, puis ils furent dirigés vers le Collège Américain de SIVAS transformé en orphelinat. Ils y restèrent jusqu'en 1922. Les enseignants et le personnel de cet établissement étaient, pour la plupart, Arméniens.

MEGUERDITCH et OHANES retrouvèrent en ce lieu des camarades et voisins de chez eux ; en effet, beaucoup d'orphelins de ZARA s'y trouvaient déjà, d'autres y seront conduits plus tard. Les plus âgés d'entre eux travaillaient à l'extérieur de l'établissement. Ainsi, MEGUERDITCH était apprenti chez un cordonnier.

Au cours de l'année 1918, TOURVANDA retourna à ZARA, avec KRIKOR et BAÏDZAR. Sa mère, dont le mari avait perdu son emploi, ne pouvant plus les héberger et subvenir à leurs besoins. Seul KALOUST restera quelques temps encore chez sa grand-mère. Cette année là, BAÏDZAR, l'unique fille, décèdera de maladie. Elle était âgée de quatre ans.

Fin 1918, la guerre s'achève, mais la situation des rescapés ne s'améliore pas. TOURVANDA, n'ayant plus suffisamment de ressources financières, se trouva dans l'obligation de se séparer de KRIKOR. Lui aussi sera placé à l'orphelinat de SIVAS. Mais, ne supportant pas la claustration et la discipline, il s'en échappait, quelques jours après son admission, pour tenter de regagner son village.

Ne connaissant pas du tout le chemin du retour il s'égarait et, pour se nourrir, chapardait sur des étalages de marchands ou dans des jardins. Un jour, alors qu'il cueillait du raisin dans une vigne, il fut saisi par des garnements musulmans qui le maltraitèrent et voulurent le pendre. Il fut sauvé, grâce à l'intervention d'un adulte turc, alors qu'il avait déjà la corde au cou.

Lorsqu'il retrouva ZARA, il était dans un piteux état. Après avoir été réconforté et en même temps sermonné, il sera rapidement reconduit à l'orphelinat.

Dans cette tourmente, la dislocation des familles était inévitable. Cependant, si certains, gardaient l'espérance d'une réunification familiale dans des jours plus cléments, pour bien de foyers la destruction fut implacable.

Les forces cruelles du destin s'acharnèrent sur la famille AGHADJANIAN.

Les proches de ALEXAN, sans nouvelles de lui après son départ dans la clandestinité, ne pouvait que présager le pire, son assassinat ; aboutissement le plus probable dans les circonstances du moment.

ZARMAN, sa femme, éprouvée et désemparée par ce malheur, consentit, afin d'échapper à la Déportation et de sauver ses deux enfants MANIA et VAHE, à épouser un Turc. Mais ce dernier fut rapidement mobilisé pour aller combattre sur le front russe.

Sans moyens de subsistance, ils vécurent, tous trois dans le dénuement le plus complet et dans une immense détresse. Les privations et l'accablement porteront gravement atteinte à la santé de ZARMAN. MANIA, un matin en se réveillant, aura la douleur de constater le décès de sa mère, étendue auprès d'elle, morte dans la nuit. VAHE, le petit enfant, était tendrement enlacé à sa maman.

En quelques semaines tout avait basculé dans la tragédie. De l'insouciance enfantine et de la protection d'un tendre foyer, MANIA et VAHE se trouvaient subitement projetés dans un monde impitoyable et inhumain. L'ignominie fut atteinte par la cupidité révoltante des voisins musulmans. Ils s'abattirent, avec toute leur animalité, dans cette pauvre maisonnée où le corps de la mère était encore présent, pour piller les maigres biens. Sans égards pour les enfants éplorés. Tout ce qui ne put être emporté fut détruit et la maison dévastée, laissant deux petits orphelins dans l'indigence et dans un état d'abandon total. Deux orphelins qui, désormais, erreront dans les ruelles de ZARA, en quête de nourriture et d'un peu d'affection.

Hélas, les événements tragiques en cours ne permettaient plus la générosité. Les hommes, époux, pères, frères aînés, ceux qui assuraient l'existence matérielle ayant disparus, les "tonirs"⁹ étaient irrémédiablement éteints.

MANIA avait six ans, VAHE deux ans. Il n'y avait plus aucun parent qui puisse les aider. Leur plus proche parenté demeurait à SIVAS, leur cousine AROUSSIAG AGHADJANIAN. Une voisine de MANIA, compatissante à tant de souffrance, lui conseilla un jour d'aller retrouver cette cousine.

Dans cette période, l'aspiration de nombreux rescapés de ZARA était de s'enfuir vers la grande ville où ils espéraient être secourus par des organisations humanitaires étrangères. Avec toute sa pureté et innocence juvénile, MANIA voulut s'intégrer à l'un de ces groupes en partance pour SIVAS. Mais ces groupes qui se composaient essentiellement de femmes, veuves pour la plupart, seules ou avec enfants, n'acceptèrent pas ces deux orphelins.

MANIA et VAHE furent rejetés brutalement. Les cœurs de ces femmes s'étaient refermés, endurcis par l'effroyable tragédie. Dans leur sentiments meurtris tout apitoiement avait disparu. Toute leur énergie était tournée instinctivement vers un repli sur soi, toutes leurs facultés axées vers un seul but, survivre. Ces deux gamins, dont l'un en bas âge, risquaient de contrarier leur marche.

Néanmoins, MANIA, avec désespoir mais ténacité, s'accrocha à ce groupe. Il n'y avait pas d'autre issue pour elle. N'ayant aucune notion d'itinéraire, elle risquait de s'égarer dans cette immensité. Tirant son petit frère par la main, le portant sur elle lorsqu'il était épuisé, elle

⁹ Fours creusés dans les sols des imans

suivait à bonne distance du groupe. Lorsqu'ils s'en rapprochaient, ils étaient molestés ou refoulés par des jets de cailloux.

Le trajet dura plusieurs journées, par des sentiers de montagne s'écartant des villages afin d'éviter d'attirer l'attention des brigands ou de quelques musulmans qui n'auraient pas manqué de leur faire subir des violences.

Sans aucune nourriture, buvant l'eau des ruisseaux, exténué par une marche inhumaine pour un petit enfant, VAHE, déjà fragilisé par l'absence de soins et d'amour maternel, ne pourra résister bien longtemps. Une nuit, il s'endormira pour toujours, victime de la barbarie des hommes.

Malgré sa douleur et son chagrin immense, MANIA, seule dans sa triste solitude, poursuivit son chemin. Terrorisée par les nuits sombres, blottie dans les rochers, restant éveillée en épiant le groupe afin qu'il ne disparaisse pas. Elle suivait furtivement, pas à pas, le visage noirci de larmes séchées, abandonnée de tous, vers l'inconnu incertain et effrayant.

Après tant d'épreuves cruelles, le hasard et sa destinée lui avaient permis de survivre et d'atteindre SIVAS. Mais, c'est une enfant en haillons, couverte de crasse, affamée et meurtrie qui fut accueillie par sa tante.

AROSSIAG, avec une affection toute maternelle, lui prodigua les soins nécessaires pour la rétablir dans son intégrité physique et psychique. Dans cet entourage familial de douceur et d'amour, MANIA retrouva peu à peu vitalité et sérénité avant d'être placée à l'orphelinat. Cependant, les événements douloureux qu'elle avait vécus resteront gravés de manière indélébile dans sa mémoire.

GULIZAR ARABCHIAN, après l'assassinat de son mari, avait épousé un Turc très riche habitant une localité voisine. Polygame, il avait déjà quatre épouses. Cette union qui engendra un fils fut de courte durée. Accusée de vouloir soutenir matériellement ses propres enfants, sur instigation des autres épouses qui la jalouaient, elle se trouva en disgrâce et fut mise en demeure de cesser de revoir ses enfants ou de partir.

Elle décida de rejoindre ses trois enfants et de quitter cet homme. Cette décision fut pénible et douloureuse car elle dut lui abandonner son dernier fils. Cet enfant de mère arménienne, traité de "*gavur*" subira des vexations et connaîtra les pires difficultés tout au long de son existence¹⁰.

GULIZAR mourra à TOKAT où elle s'était réfugiée. VARTANOUCHE et ses deux frères seront placés dans les orphelinats de SIVAS.

¹⁰ Sa descendance, totalement turquifiée et islamisée, vit encore aujourd'hui en Turquie et notamment à ZARA. D'ailleurs, certains habitants de cette région ont le souvenir d'avoir eu une grand-mère ou une mère d'origine arménienne. Tel, par exemple, la sœur de SAHAG SARKOSSIAN (François le coiffeur) qui avait épousé un Turc.

*Les Turcs ont passé là. Tout est ruine et deuil.
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil,
Chio, qu'ombrageaient les charmilles,
Chio, qui dans les flots reflétait ses grands bois,
Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois
Un chœur dansant de jeunes filles.*

*Tout est désert. Mais non ; seul près des murs noircis,
Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,
Courbait sa tête humiliée ;
Il avait pour asile, il avait pour appui
Une blanche aubépine, une fleur, comme lui
Dans le grand ravage oubliée.*

*Ah ! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux !
Hélas ! pour essuyer les pleurs de tes yeux bleus
Comme le ciel et comme l'onde,
Pour que dans leur azur, de larmes orageux,
Passe le vif éclair de la joie et des jeux,
Pour relever ta tête blonde,*

*Que veux-tu ? Bel enfant, que te faut-il donner
Pour rattacher gaïment et gaïment ramener
En boucles sur ta blanche épaule
Ces cheveux, qui du fer n'ont pas subi l'affront,
Et qui pleurent épars autour de ton beau front,
Comme les feuilles sur le saule ?*

*Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux ?
Est-ce d'avoir ce lys, bleu comme tes yeux bleus,
Qui d'Iran borde le puits sombre ?
Ou le fruit du tuba, de cet arbre si grand,
Qu'un cheval au galop met, toujours en courant,
Cent ans à sortir de son ombre ?*

*Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,
Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois,
Plus éclatant que les cymbales ?
Que veux-tu ? fleur, beau fruit, ou l'oiseau merveilleux ?
- Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles.*

Victor Hugo - L'ENFANT - Recueil « Les Orientales »

O horror ! horror ! horror !

SHAKESPEARE, Macbeth, Act II Scene III

Cigogne, avec la cendre arménienne à ton aile,

O migratrice !

Avec ton oeil mouillé des pleurs de l'Arménie,

O migratrice !

Tu dis : « Adieu à l'Arménie. La mort y règne.

Ruine et pillage... »

Il demeure ton nid témoin de ce saccage,

O migratrice !

A LA CIGOGNE (Extrait) GUEVORG EMINE

Anthologie de la poésie Arménienne sous la direction de Rouben Melik

L'EXIL

Regroupés dans les orphelinats de SIVAS, les enfants étaient séparés selon l'âge et le sexe. Par manque de moyens financiers - ces conditions s'aggraveront dès 1917 après l'entrée en guerre des U.S.A., leur aide ne parvenant que partiellement - la vie quotidienne était certes difficile, la discipline stricte mais paternelle et la nourriture était peu variée et insuffisante. Les enfants étaient habituellement pieds-nus, les chaussures étant autorisées uniquement les jours de fêtes. Il arrivait, quelquefois, que les denrées et les aliments étaient impropres à la consommation.

Un jour, une souris, découverte dans le potage, mis en effervescence le réfectoire. Le responsable arménien de l'institution, afin de ramener le calme et convaincre les enfants à poursuivre leur repas, saisit la souris par la queue et ostensiblement l'a mis dans sa bouche et l'avalait. Cette anecdote démontre le haut degré de conscience morale de cet homme qui n'hésita pas à refouler sa répugnance dans l'intérêt des orphelins.

L'âpreté des conditions entraînait certains, les plus malins, à mieux se débrouiller. Pour d'autres malheureux, les plus jeunes notamment, la souffrance était permanente.

Mais tous deviendront "des Hommes Sans Enfance" ¹¹ parce que Arméniens et Orphelins.

En 1918, se posa la question du devenir de ces orphelins. La proposition américaine de les amener aux Etats-Unis fut refusée par des responsables politiques arméniens qui souhaitaient le repeuplement des territoires par ces jeunes. Ces intentions patriotiques ne pourront aboutir et leurs espoirs seront déçus en 1923 par le traité de Lausanne (sous le gouvernement de KEMAL ATATURK) qui entérinera et achèvera l'œuvre d'anéantissement.

L'Arménie Occidentale aura disparue définitivement pour les instances internationales. Dès lors, l'alternative était l'islamisation ou le bannissement.

Un accord fut conclu entre gouvernements Grec et Turc pour échanger leurs ressortissants. C'est dans ce cadre que la Grèce consentit à accepter les orphelins arméniens. Aucune autre nation n'était disposée à les accueillir.

Les rescapés du Génocide devaient s'expatrier, exclus de leur terre ancestrale.

Le départ collectif s'effectua par le port de SAMSUN sur la Mer Noire, à plus de 500 km de SIVAS. Le voyage en chariot, escorté par des gendarmes afin d'éviter toute agression, dura plusieurs jours.

¹¹ Titre du récit autobiographique de ANTRANIK ZAROUKIAN.

Leur destination, ignorée par la plupart, suscitait le mystère et provoquait sur ces jeunes esprits espoir et inquiétude. Le long cortège cheminait lentement, traversant des villages dévastés et vidés de leur occupants chrétiens. Le trajet fut pénible mais relativement bien organisé en étape.

Après une semaine d'attente à Samsun, ils embarquèrent sur un cargo, pour les chemins de l'exil.

EN GRECE

Après un long voyage en mer de plusieurs jours, puis le passage du Bosphore et du détroit des Dardanelles, apparurent enfin les côtes Grecques. Terre accueillante et hospitalière pour ces jeunes réprouvés, émigrants involontaires. Avant d'être installés durablement à ATHENES, ils furent déplacés successivement dans différentes régions du pays, notamment à LOUTRAKI qui s'étend le long de la baie de Corinthe, à l'île de THASSOS au nord de la Mer Egée, à l'île de SIROS dans les Cyclades.

Ils étaient hébergés dans des bâtiments publics transformés en orphelinats, dans ces sites devenus aujourd'hui des hauts lieux de villégiature.

Alors que les plus jeunes étaient scolarisés, les plus âgés étaient placés en apprentissage ou directement dans la production en entreprise et le plus souvent dans des exploitations agricoles.

L'aîné, MEGUERDITCH, était embauché dans une plantation de tabac à SALONIQUE (Macédoine), OHANES travaillait dans un village proche de KAVALA, en Macédoine aussi, tandis que KRIKOR et KALOUST demeuraient à l'orphelinat.

Quelques temps après l'arrivée des enfants, TOURVANDA, avec d'autres adultes, avait pu parvenir à Athènes, où elle avait trouvé un emploi dans la buanderie d'une polyclinique. Désormais, la famille pouvait espérer se rassembler.

OHANES, sitôt prévenu, se rendit auprès de sa mère et en informa MEGUERDITCH afin qu'il vienne les rejoindre.

Sur le chemin du retour, MEGUERDITCH n'ayant pas d'adresse précise pour les retrouver, égaré dans l'immensité de la ville d'Athènes, passa sa première nuit dans une échoppe de cordonnier. Le matin, son errance le conduisit sur une place où se tenait un "marché de travailleurs". Là, parmi ces hommes attendant un éventuel employeur, soudain il reconnut avec soulagement et contentement un ami d'enfance, MIKAËL SETIAN, qui le conduisit auprès des siens.

Enfin réunie, la famille pouvait, maintenant, se consacrer à reconstruire un foyer.

Certes, la situation économique de la Grèce était fragile et lorsqu'on avait un emploi, les salaires n'étaient pas élevés. Comme partout et en tout temps, les immigrants étaient plus durement exploités. Mais MEGUERDITCH et OHANES étaient vaillants et durs à la tâche. Après des emplois précaires tels que ramassage de vieux papiers et cartons ou cireurs de chaussures, ils deviendront ouvriers maçons. OHANES parviendra à devenir un spécialiste qualifié dans la maçonnerie. MEGUERDITCH, d'une force peu commune, possédant des dispositions naturelles pour de gros efforts, était aussi très habile dans tous les corps de métiers du bâtiment. Les voisins et amis faisaient souvent appel à ses services pour un dépannage en électricité, plomberie, maçonnerie, etc. D'ailleurs on l'avait surnommé "*Mastoli*" (maître en grec). Tout deux, tant en Grèce qu'en France plus tard, aideront plusieurs de leurs compatriotes à bâtir leur maison.

Inséparables, une entente complice unissait les deux frères aînés. Prompts à réagir si l'un d'eux ou un proche était offensé, ils en imposaient par leur forte personnalité.

MEGUERDITCH et MANIA

L'année 1925 marquera une étape heureuse pour la famille par le mariage de MEGUERDITCH avec MANIA AGHADJANIAN. Enfin, la félicité allait renverser le cours des événements et chasser la malédiction qui s'abattait sur eux depuis tant d'années.

Traditionnellement, la recherche et la présentation des fiancés étaient réalisées par des amis, plus spécialement par des dames qui interprétaient, en la matière, une fonction d'entremetteuse (au sens noble du terme).

Lorsque la décision fut prise de trouver une compagne à MEGUERDITCH, après diverses sollicitations et tractations, le choix se porta sur MANIA, jeune orpheline de 16 ans estimée pour sa modestie et sa gentillesse.

Tous les AGHADJANIAN, son père ALEXAN, oncles et tantes, cousins et cousines, avaient pu émigrer aux Etats-Unis. Son père s'était remarié et avait fondé un nouveau foyer. Quelquefois, il lui faisait parvenir un peu d'argent. Bien qu'il eu l'intention de la ramener auprès de lui, ce projet ne fut pas réalisé.

A elle seule, le destin ne lui avait permis ce regroupement familial. Tout son univers, avait été, durant une dizaine d'années de son enfance, l'orphelinat, parmi d'autres orphelines.

MEGUERDITCH et MANIA ne se rencontrèrent que deux ou trois fois avant la cérémonie qui fut célébrée le 17 Mai 1925.

Par le mariage, MANIA était adoptée et elle fusionnait avec cette nouvelle famille dans laquelle allaient s'épanouir, dans la quiétude, ses qualités d'épouse et de mère. Désormais, elle

pouvait reporter sur les siens toute l'affection et la tendresse qui lui avaient été ravies dans son enfance.

Bien qu'ayant des traits de caractère dissemblables, un profond attachement réciproque unira MEGUERDITCH et MANIA toute leur vie, sans qu'une ombre de discorde ne vienne entacher cette harmonie.

Avec cette union, la vie de famille reprenait ses droits. Le bonheur oublié, réapparaissant au fil des jours, trouva sa plénitude avec les premières naissances. BAÏDZAR, l'aînée naîtra en 1926, ARAXIE en 1928.

Ces maternités, les premières en terre d'exil, amenaient joie et fierté pour les parents, mais créaient aussi une grande satisfaction à toute la communauté d'exilés pour qui l'enfantement était un témoignage de pérennité de la race.

Tous les événements heureux, noces, naissances, baptêmes, étaient fêtés par des réjouissances collectives. Les amis et les intimes étaient invités à des festivités qui duraient souvent plusieurs jours. Bien que désargentés, les tables étaient abondamment garnies et il suffisait d'un "tchoutag" (violon) et d'un "oud" (sorte de guitare) pour créer une ambiance empreinte de nostalgie mais pleine d'entrain évoquant le Pays. Chants et danses les transportaient dans un bonheur sublime effaçant, temporairement, les préoccupations quotidiennes. Ils étaient pauvres, mais possédaient cette faculté qui n'appartient qu'aux déshérités et à ceux qui ont souffert, d'apprécier dans toute leur plénitude les plaisirs éphémères et momentanés.

Les Dimanches et jours fériés, après une semaine de dur labeur, les promenades dans les rues d'Athènes et en été les sorties à la plage, étaient des loisirs modestes, cependant très appréciés.

Quelquefois, ils s'adonnaient aux plaisirs du camping en s'installant avec des amis pour quelques jours en bordure de mer. Dans cet espace de liberté, les enfants donnaient libre cours à leur pétulance et à leur espièglerie. Ainsi, comme on me l'a raconté, avec un clin d'œil amusé, ARAXIE, bébé précoce semble-t-il, pénétrait en rampant dans les tentes des voisins pour y chaparder du lait.

Au cours de ces années d'exil en Grèce, notre famille fut tentée par le commerce. L'occasion leur en fut donnée lorsqu'ils reçurent une somme d'argent provenant de la succession de leur oncle KHOSROV (l'Evêque). Rémunéré pour sa fonction sacerdotale, une partie des économies réalisées sur son traitement avait été conservée au siège du Patriarcat, donc à l'abri d'une saisie du gouvernement turc.

Ce pécule, legs précieux partagé entre les héritiers - notre famille, celle de MARINOS et celle de MANAS en Turquie - servit à achever la construction d'une habitation surélevée d'un étage et permit l'achat d'une épicerie.

Ils s'étaient déjà livrés au négoce en vendant des pastèques dans les rues d'Athènes avec un charretton. Mais bien plus délicate était la gestion d'une épicerie. MANIA, qui gérait la

boutique, trop généreuse, consentait des crédits qui n'étaient jamais payés, pesait en faisant bon poids aux clients. Sans compter les denrées dérobées et les distributions gratuites avec souvent la participation de BAÏDZAR se remplissant les poches de douceurs pour offrir à ses petits copains. Cette expérience ne dura pas longtemps, l'épicerie fut rapidement revendue avant qu'elle ne devienne trop déficitaire.

En 1929, la famille s'agrandit par le mariage de OHANES avec VARTANOUCHE ARABCHIAN. Agée de 17 ans, elle était devenue une jeune fille dynamique, d'un naturel expansif et spontané. Elle introduisit dans la famille une note artistique. Dotée d'une voix mélodieuse, fort agréable, elle adorait chanter.

Cette année là, 1929, un évènement grave se manifesta brutalement. La crise financière mondiale s'abattit sur toutes les économies avec son corollaire de faillites et de chômage.

En Grèce, de nombreuses entreprises fermaient, licenciant leurs personnels qui venaient accroître le nombre de sans emploi.

Dans ce contexte, les immigrés étant plus durement frappés et les perspectives d'avenir assombries, la solution qui s'imposait était de partir. Il fallait mettre un terme au processus d'adaptation qui se réalisait avec bonheur dans un pays ami pour s'en aller vers des contrées inconnues et lointaines. Durant sept ans, ils avaient cohabité fraternellement avec les Grecs. Une amitié réelle et sincère unissait les deux peuples qui avaient un long passé de relations de proximité et subi, en commun, les atrocités des Turcs.

Notre famille avait envisagé de partir en Amérique du Sud, au VENEZUELA, mais la tante MARINOS et les cousins MARDOYAN les persuadèrent de venir les rejoindre en France où ils avaient émigré de Turquie en 1926.

L'obtention de l'autorisation administrative de se rendre en France n'était pas évidente, certains obstacles devaient être franchis. Un des freins énoncés par les autorités grecques sur l'obligation militaire fut contourné par un subterfuge. MEGUERDITCH et OHANES, en s'adjugeant trois ans de plus, échappaient à la conscription et n'étaient plus mobilisables. Cette démarche était facilitée par l'absence antérieure d'état civil. A partir de cette date leur âge officiel sera supérieur à leur âge réel. Celui de KALOUST sera réévalué, plus tard, pour lui permettre de travailler.

Autre difficulté, le gouvernement français ne leur accordait qu'un visa touristique valable un mois. La France, dont la population masculine fut décimée durant la 1^{ère} Guerre Mondiale manquant de bras pour faire tourner les usines, avait jusque là accueilli volontiers les émigrés arméniens. Main-d'œuvre courageuse, travailleuse, et de surcroît ne pouvant revendiquer. A partir de 1929, la crise réduisant le nombre d'emplois, l'immigration officielle fut limitée

Sur le visa, il était noté qu'ils ne pourraient occuper des emplois salariés. Mais cette restriction supplémentaire ne semblait pas être un handicap insurmontable, les cousins les ayant quelque peu rassuré sur ce sujet.

Lors de la rédaction du certificat d'identité familial (tenant lieu de passeport), les difficultés de communication verbale et le manque de perspicacité d'un fonctionnaire grec furent la cause de la modification orthographique de notre patronyme qui s'écrit depuis PECHRIKIAN.

Toutefois, cette erreur de transcription ne modifiait pas, en arménien, l'orthographe et la phonétique. Si bien que dans la communauté arménienne, de nos jours encore, prévaut notre patronyme d'origine. Et comme l'attestent certains documents, la double appellation avec des variantes orthographiques fut utilisée durant quelques années.

Cette bévue ne concerna pas KRIKOR qui était déjà parti en Egypte (1926) en conservant le nom originel. Très sportif, KRIKOR était intégré dans l'équipe de football de l'orphelinat. Lorsque cette équipe et ses dirigeants, souhaitèrent et obtinrent l'émigration en Egypte, KRIKOR n'avait pas été retenu compte tenu de son jeune âge. Très attaché à ses compagnons, il ne voulait pas s'en séparer et désirait continuer avec eux à pratiquer ce sport qu'il aimait tant. Il implora de manière si pathétique et sincère qu'il fit céder la réticence des adultes. Dans ce groupe, un de ses meilleurs camarades, GARABED ¹², était un des frères de VARTANOUCHE.

Les derniers préparatifs du départ s'accéléchèrent. La maison et les meubles furent vendus. Un dernier repas réunit les amis et les proches qui restaient. Parmi eux, l'autre frère de VARTANOUCHE, MANAS. Malgré la séparation, on fit la fête, en espérant se revoir.

En possession d'un billet collectif aller-retour, d'un chèque de sept mille francs (de l'époque) et de quelques bagages, les membres de la famille (sans KRIKOR, ils étaient huit) prirent le bateau pour la France à la fin Novembre 1929.

EN FRANCE 1929

Le 27 Novembre 1929, les côtes françaises furent en vue. Ils arrivaient dans cette France dont jadis un de ses princes, de la famille des Lusignan, devint roi d'Arménie. Cette France, sur laquelle ils fondaient toutes leurs nouvelles espérances.

De loin, ils découvrirent la ville de Marseille, éclatante de lumière dans la nuit qui s'achevait. La beauté de cette vision les émerveillait, cependant qu'une angoisse diffuse motivée par l'appréhension de l'inconnu les étreignait.

Mais, dès les formalités de débarquement achevées, l'inquiétude disparut lorsqu'ils aperçurent sur le quai leur cousin TAKVOR MARDOYAN. Il avait été chargé de venir les accueillir et les accompagner par le train à la Cité Barles au PONTET, où logeaient les MARDOYAN.

¹² Les deux frères de VARLANOUEH (GARABED ET MANAS) iront, plus tard, s'installer en Arménie Soviétique

« Chez Barles » (comme on disait), les retrouvailles furent fêtées dans l'allégresse. Tous rayonnaient de bonheur, on s'embrassait dans les rires et les pleurs. Bouleversés et émus, ils se racontèrent les péripéties de leurs itinéraires respectifs sous le regard attendri de la tante MARINOS. Depuis plus de dix ans qu'ils ne s'étaient vus, biens des événements tragiques ou heureux les avaient accompagnés. MARINOS avait eu un dernier enfant, une fille LOUSVART (Lucie) née peu avant leur départ. Elle fit ses premiers pas sur le bateau qui les amenaient en France. LOUSVART a cette particularité symbolique d'être l'ultime naissance familiale sur le sol natal de ZARA.

La tante MARINOS, une grande dame, belle brune aux yeux verts, d'une grande bonté, était profondément attachée à ses neveux. Elle leur a toujours manifesté une réelle sollicitude maternelle et protectrice et les entourait d'une immense tendresse. L'image de ses frères assassinés, constamment présente dans son esprit, et le souvenir de ses neveux orphelins dans la tourmente, la portait à leur témoigner plus d'indulgence qu'à ses propres fils.

Durant quelques jours, ils vécurent ensemble dans les deux pièces octroyées aux MARDOYAN par la direction de l'usine Barles. A l'étroit certes, mais néanmoins heureux de se retrouver tous unis.

Là, ils eurent aussi la joie de retrouver des amis de ZARA qu'ils croyaient disparus et des camarades perdus de vue depuis l'orphelinat. Dans ce quartier de la Croix-Verte se constituait, progressivement, une collectivité de "ZARAtsi". Avant de s'établir aux alentours, ils séjourneront, pour la plupart, dans cet espace englobant la manufacture de carrelages et des logements dont le propriétaire et patron se nommait M. Barles.

Un des artisans de ce regroupement fut le cousin germain de notre grand-père MINAS, MEGUERDITCH KAPRIELIAN, connu par son surnom "Anglais". Cette appellation amicale était une conséquence plaisante et empreinte d'humour de son itinéraire personnel.

En 1915, MEGUERDITCH KAPRIELIAN fut réquisitionné avec trois cents autres militaires arméniens de l'armée turque pour acheminer, avec des chariots à bœufs, du matériel et du ravitaillement sur le front Russe. La mission accomplie, les convoyeurs arméniens furent fusillés, sauf, miraculeusement, une vingtaine de jeunes qu'on utilisa à divers travaux de force.

MEGUERDITCH, placé dans une ferme kurde, fut délivré lors de l'avancée russe et s'engagea dans un des bataillons Russo-Arnnéniens commandés par des généraux arméniens dont le général ANTRANIK.

En 1917 lors de la Révolution d'Octobre, les Russes cessant le combat, les Turcs reprirent du terrain, obligeant les combattants Arméniens à regagner les territoires de l'Arménie russe. Dès lors, jusqu'à la soviétisation, cette Arménie orientale abandonnée par ses alliés subira la pression Turque, mais aussi l'hostilité des Azéris et des Géorgiens. Et, comble de malheurs, le pays martyrisé par ses ennemis naturels sera

ensanglanté dans une lutte fratricide opposant Communistes et "Dachnaks" ¹³. C'est dans cette phase historique, dramatique et confuse que de possession tsariste, en passant par une indépendance éphémère (1918-1920), elle deviendra République Soviétique.

MEGUERDITCH KAPRIELIAN, ayant vécu cette période de trouble et se trouvant dans les camps des perdants, dut s'enfuir. Il se réfugia en Iran, puis passa en Irak sous mandat Britannique. Embauché dans une usine de fabrication de wagons, il apprit les rudiments de la langue anglaise et se familiarisa avec la culture occidentale. Emigré en France, parmi les premiers, il deviendra l'interprète des nouveaux arrivants, d'où ce surnom de "Anglais".

Malgré l'interdiction catégorique de travailler formulée sur leur certificat d'identité collectif et la restriction du visa touristique, nos parents furent embauchés dès le début de décembre 1929 à la manufacture de carrelages Vigier à Pont Saint-Esprit. La plupart des "ZARAtsi" débutaient leur activité professionnelle dans cette usine.

Contrairement à leur intention, le séjour de notre famille fut de courte durée dans cette localité. Il prit fin au début de Juin 1930 (VARTANOUCHE venait juste d'accoucher de son premier enfant, une fille, JEANNETTE HAYGOUHIE), lorsqu'ils furent licenciés sous la suspicion de penchant communiste, conséquence probable d'une querelle idéologique entre compatriotes.

Les quatre frères, profondément patriotes, conserveront avec ferveur jusqu'à la fin de leur vie leur conviction et une confiance inébranlable dans l'avenir de l'Arménie Soviétique. Ils estimaient que dans le contexte géopolitique environnant il ne pouvait y avoir d'alternative à cette voie, la seule permettant le progrès social et l'épanouissement du peuple.

Privés d'emplois, chassés de Pont St-Esprit, ils se retrouvèrent dans une situation des plus critiques d'autant que le délai supplémentaire du séjour touristique était dépassé depuis Février 1930. Après de multiples démarches, on leur accorda un contrat de travail leur permettant d'être embauchés aux carrelages Barles, puis aux carrelages Dame et aux carrelages Denis Soulier.

De retour au Pontet, ils furent hébergés à nouveau pendant quelques semaines chez les cousins MARDOYAN avant d'obtenir un logement de deux pièces dans la Cité Barles. Ces logements exigus, inconfortables, ne possédaient aucune commodité. L'eau était fournie par une pompe à main se trouvant à l'extérieur, commune à plusieurs ménages.

¹³ " Dachnaksoutioun" : un des partis traditionnels arméniens avec le "Ramgavar" et le "Hintchak".

1932

Ces difficultés matérielles amplifieront leur détermination à bâtir une maison. Et, en octobre 1932, est achetée une maisonnette de trois pièces entourée de vignes sur une superficie de 1200 m², dénommée « la Campagnette » dans le quartier Clos Saint-Véran. Cette petite maison ne sera pas habitée, elle servira de base pour la construction d'une grande bâtisse qui deviendra La Maison Jaune. Cette propriété fut achetée à M. Boudou pour la somme de 20.000 Francs, dont 10.000 Francs à crédit avec intérêt de 5% l'an. Le remboursement de cette dette s'achèvera en 1937.

A titre comparatif, les salaires journaliers des années Trente oscillaient entre 10 et 20 Francs. Cependant, les ouvriers carreleurs payés à la "tâche" pouvaient prétendre améliorer leurs salaires s'ils fournissaient un bon rendement et effectuaient des heures supplémentaires. Mais au prix de quels efforts ! L'ouvrier de production travaillait en permanence dans l'humidité et le vacarme assourdissant des machines, dans des locaux non chauffés en hiver. Avec des cadences accélérées pour sortir davantage de carreaux des moules. Du ciment plein le corps et les doigts qui gerçaient.

Dur travail pour les hommes. Ereintant pour les femmes. MANIA et VARTANOUCHE auraient souhaité, quelquefois, un peu de répit. Mais les congés payés et les congés maladies n'existaient pas encore.

Le remboursement de la dette et le financement des matériaux nécessitaient des sommes considérables. Malgré la fatigue et les indispositions, tous devaient être sur le pont. Les rares temps libre et les jours de repos étaient occupés par la construction de la maison que l'on voulait solide et spacieuse afin d'accueillir, dans le meilleur confort, toute la famille.

KALOUST, dont on avait majoré l'âge pour pouvoir être embauché en usine, sera bientôt dégagé de sa condition d'ouvrier quand il fut décidé de le mettre en apprentissage. Il sera envoyé à Marseille, chez VARJABED DJERANIAN (cousin de TOURVANDA) où il apprendra le métier de tailleur.

Cependant, malgré les difficultés quotidiennes, la fatigue, la promiscuité, leur existence n'était ni morne ni triste. Jeunes et débordant de vitalité, ils avaient, en eux, l'espoir et la joie de vivre.

Une sincère convivialité les animait et les prétextes étaient nombreux pour faire la fête. La communauté étant relativement jeune, fiançailles, mariages, naissances et baptêmes se succédaient, entraînant les festivités.

1934

1934, en Juillet, un événement heureux se produisit par la venue de KRIKOR. Pendant huit ans, il avait vécu au Caire, où il partageait son temps entre son emploi dans la photogravure et des activités sportives, bien entouré et estimé de nombreux amis.

Le bonheur de se retrouver après tant d'années de séparation fut immense et se manifesta dans la liesse. Tout Barles participa aux réjouissances qui durèrent jusqu'à l'aube, en son honneur. A l'issue de son visa touristique de un an, il aurait dû retourner en Egypte. Mais les liens familiaux très forts le retiendront en France, malgré le regret et la tristesse de devoir se séparer de ses meilleurs camarades.

Les quatre frères étaient désormais réunis.

En 1934, la construction achevée du rez-de-chaussée et du 1er étage de la nouvelle demeure (le 2^{ème} étage sera habitable en 1939) permit à la famille de s'y installer et d'en louer une partie à des locataires. Dans cette résidence, qui deviendra La Maison Jaune où tant d'événements intenses se produiront, la famille allait se développer et s'accroître par de nombreuses naissances.

Cette période marque le début d'une prospérité relative, d'autant qu'en 1936 (année de naissance de JULIEN, MINAS) le Front Populaire apportera une amélioration considérable, notamment par l'augmentation des salaires et l'instauration des congés payés.

1938

En 1938, KALOUST et KRIKOR furent appelés pour accomplir leurs obligations militaires. KALOUST, dont l'âge avait été modifié pour lui permettre de travailler, avait deux mois seulement de différence avec la date de naissance de KRIKOR.

Cette bizarrerie motiva la perplexité amusée des gradés dubitatifs, chargés du recrutement. D'autant que les deux conscrits disaient être frères, mais n'avaient pas le même nom. Cependant, les documents qu'ils présentaient présumaient qu'ils étaient nés de la même mère. Cette singularité se régularisa avec la bienveillance souriante du Colonel. La date de naissance de KALOUST fut ramené au 15 janvier 1912, c'est à dire, à la même date que KRIKOR. Ainsi, pour l'Administration et l'éternité les deux frères devenaient des jumeaux. Ce qui leur permit, à leur grande satisfaction, d'effectuer leur service militaire dans la même unité à Nice.

1940

En 1940, KRIKOR épousait MUCHGUNAZ DJEREKIAN, demeurant à Marseille, née à Beyrouth au Liban en 1922, dont les parents émigrés en France en 1924 étaient veufs lorsqu'ils se sont connus et se sont mariés. Leurs conjoints respectifs avaient été victimes de la Grande Catastrophe de 1915.

Son père, Minas, eut la vie sauve parce qu'il était le seul meunier expérimenté du village. Sa 1^{ère} femme enceinte et ses enfants furent tous massacrés ou périrent sur le chemin de la Déportation.

Sa mère MARTHA HERETZIAN fut miraculeusement rescapée de la Déportation. Sa famille, ses enfants (dont l'aîné se prénommaient KRIKOR et la benjamine MUCHGUNAZ) furent décimés. Son ter mari sera fusillé devant elle, alors qu'il s'interposait pour la protéger des sévices des « *zaptié* ».

MUCHGUNAZ avait un jeune frère, KRIKOR, né à Marseille. Chauffeur de taxi, il sera victime d'un crime crapuleux en 1980, assassiné dans son véhicule par un client.

1941, KALOUST se maria avec une jeune fille d'origine espagnole, Victoria, née en 1920. Ses parents, ALFONSO MARIN et ANNA-MARIA MARTINEZ, avaient fui l'Espagne franquiste. Ils habitaient le village de Castellar dans la province de Jaën, en Andalousie.

Un cousin germain de KALOUST, Ara (dit Agaba) avait épousé ISABELLE, une des sœurs de Victoria.

1944

Le 27 Mai 1944, dans la matinée, le dépôt des locomotives des Rotondes fut l'objectif des bombardiers alliés. Aux alentours et à plusieurs kilomètres à la ronde, les dégâts considérables firent de nombreuses victimes civiles. ACHRON et ERENI KAPRIELIAN périrent dans leur maison écrasée par les bombes ce jour là.

1946-47 : Ces années là, l'Arménie Soviétique organisait le "Retour au Pays". Quelques familles, dont la nôtre, furent séduites par ce retour. Mais, seul MEGUERDITCH obtint l'autorisation, les trois autres frères, naturalisés français par le service militaire, ne pouvant partir. Des discussions intenses et pathétiques permirent un dénouement de sagesse à ce cruel dilemme.

La décision fut de rester tous unis en terre étrangère plutôt que de partir seuls en terre ancestrale.

VAHAN DER VARTANIAN, mon parrain et celui de mon frère JEAN, fut candidat au départ. Personnage pittoresque et attachant, avec une infirmité à une jambe, séquelle d'éclats d'obus turc.

Jeune émigré aux Etats-Unis en 1915, il n'avait pas hésité à se porter volontaire ("gamavor") dans les années 1918-20, lorsque fut tenté de maintenir un territoire Arménien en Cilicie. Il s'était engagé dans un des bataillons de Volontaires Arméniens encadrés par des officiers français. Des caisses remplies de ses affaires personnelles et petits mobiliers sont restés entreposées plusieurs mois à la Maison Jaune, en attendant l'autorisation de départ.

Finalement, ce projet ne s'est jamais réalisé.

VIE CULTURELLE

La vie culturelle, présente dès le début, se développa et fut très active dans les années 1950. Toute la communauté se retrouvait dans des animations culturelles, sportives et festives, notamment:

- Les Tachtahantès (fêtes champêtres) estivaux, regroupant toutes les familles "au Conte", ce coin de verdure (domaine d'un Comte) aujourd'hui englouti par l'urbanisation.
- Les "Hantès" (fêtes) et représentations théâtrales qui se tenaient, le plus souvent, au Rugby-Bar.
- Les séances de cinéma avec des films d'Arménie Soviétique.
- Les classes hebdomadaires d'arméniens.

Faut-il rappeler que nos parents étaient, incontestablement, la cheville ouvrière de la vie associative :

- MEGUERDITCH, mon père, enfourchant son "solex" par tout temps pour faire la tournée des domiciles, afin d'informer, de placer des billets d'une manifestation ou d'encaisser des cotisations.
- L'oncle OHANES, instituteur bénévole ou président scrupuleux et consciencieux de l'UGAB (Union Générale Arménienne de Bienfaisance)
- L'oncle KRIKOR (Grégoire), dirigeant et entraîneur d'une équipe de football arménienne du Pontet. Fondateur et animateur persévérant de l'association pour la réédification de la statue de Jean ALTHEN (HOVHANNES ALTOUNIAN 1709 – 1774). Cet agronome arménien qui permit la prospérité économique du Comtat Venaissin par l'introduction et la culture de la garance.

Lors de la dernière guerre mondiale, la statue de Jean ALTHEN fut détruite par les Allemands pour servir à fabriquer des obus. KRİKOR oeuvra pendant des années pour qu'un monument à sa mémoire soit érigé. Diverses manifestations (soirées, loto) permirent d'alimenter une souscription. Mais il ne put concrétiser son projet. Il décèdera, hélas trop tôt.

En mai 1988 le maire d'Avignon, JP ROUX, par l'entremise de notre ami Michel CHIRINIAN, prendra en charge cette réalisation. Depuis, la monumentale statue de Jean ALTHEN avec son inscription commémorative du Génocide trône au Rocher des Doms sur un des meilleurs emplacements de la ville, surplombant la vallée du Rhône.

RENCONTRE AVEC LE PERE

L'affliction et le bonheur se succèdent à travers les vies et accompagnent les êtres.

Après l'adversité, la félicité avait souri à MANIA, ma mère. Mais une pensée fugitive la troublait parfois. Le désir, voilé et réservé de retrouver ce père qu'elle avait peu connu, restait vivace. Ce père, éloigné par le temps avec les années de séparation, et si proche dans l'espace.

Aux Etats-Unis, il avait fondé un nouveau foyer (avec une sœur de la belle-mère de ma sœur BAÏDZAR) et avait eu un fils, VAHE. Ce dernier, engagé dans l'armée Américaine lors du conflit mondial, était venu nous rendre visite, avant son transfert sur le front japonais.

Les relations de ma mère avec son père n'étaient qu'épistolaires et irrégulières. Les échanges de courrier étaient plus fréquents avec AROUSSIAG, sa tante, avec qui, elle entretenait des relations d'affection très fortes.

Après la guerre, des circonstances favorables permirent à ma mère de se rendre aux Etats-Unis. Elle embarqua au Havre le 6 Mai 1950 sur le paquebot "De Grasse", à destination de New York. Sa compagne de voyage MAKROUHIE MADOYAN (belle-mère de ma sœur ARAXIE) allait aussi en visite chez des parents établis aux Etats-Unis.

Au cours de la traversée, elles furent actrices involontaires d'une péripétie tragi-comique, lorsque les passagers furent invités à participer à un exercice d'alerte.

MANIA et MAKROUHIE, ne maîtrisant ni la langue anglaise ni le français, ne saisirent pas le sens fictif de la manœuvre. Aussi, dès le déclenchement de l'alerte, d'abord surprises et intriguées face à l'agitation des passagers, l'inquiétude les gagna rapidement. Des pensées sinistres de naufrage les assaillirent. Angoissées et affolées, tout en tentant maladroitement d'enfiler leur gilet de sauvetage, elle suivirent précipitamment la foule qui, des coursives, regagnaient les ponts. Là, sur le pont, à l'air libre, près de passagers détendus et souriants, elles comprirent que ce n'était qu'un exercice. De leur méprise, elles en rirent longtemps.

Le voyage d'une semaine sur ce grand transatlantique, bien que trop luxueux pour des gens de condition modeste, était déjà un enchantement et préludait du bonheur des retrouvailles.

Cet instant tant espéré arrivait. Sur les quais de New York, le père et la fille bouleversés, troublés d'émotion et de sentiments diffus, se contemplaient et pouvaient enfin s'étreindre.

Trente-six années s'étaient écoulées.

Six mois durant, ma mère vécut des moments merveilleux, teintés parfois de nostalgie à l'évocation du passé. Chaleureusement entourée de toute la tribu des HGHADJANIAN, son père, ses oncles et tantes avec leurs enfants, qui découvraient cette parente méconnue et pourtant si présente dans leur histoire familiale.

Six mois durant, ils eurent le loisir de se connaître et de s'apprécier. Des sentiments affectueux se nouaient et se resserraient dans une ambiance de tendresse et de plaisir, au sein d'une communauté familiale retrouvée.

Mais, un jour le charme devait se rompre. C'était inévitable.

Ma mère rembarqua pour la France en Octobre sur le paquebot "Liberté". Avec, certes, de la tristesse, cependant tempérée par le désir et le contentement de nous retrouver. En outre, les liens nouveaux et consolidés avec la famille américaine permettaient, dorénavant, d'envisager des rencontres fréquentes dans un avenir proche.

Hélas, le destin cruel allait de nouveau s'abattre et refouler toutes espérances.

Un jour de l'année 1951, au printemps, en rentrant à la maison, j'ai vu le visage attristé de ma mère, les yeux humides. Sa modestie et sa pudeur naturelle endiguaient les épanchements, mais son expression douloureuse ne laissait pas de doute. Un grand malheur était arrivé.

Ce jour là, j'ai pris conscience, que j'avais eu un grand-père maternel.

ANDRE, VAHE, Décembre 1995.

Illustrations

- 1 – KHOSROV BEHRIGUIAN, Evêque (1869 – 1915)*
- 2 – Carte des Déportations- Arménie 1915*
- 3 – Réfugiés Arméniens*
- 4 – Orphelinat en Grèce (MANIA en haut à droite)*
- 5 – Certificat d'identité (PECHRIKIAN MEGUERDITCH)*
- 6 – Visa (PECHRIKIAN MEGUERDITCH)*
- 7 – Certificat de travail (KRIKOR BEHRIGUIAN)*
- 8 – Dégustation d'Hichli Keufté (préparé par MANIA)*
- 9 – Acteurs Arméniens en répétition*
- 10 – Maison Jaune en construction (1933)*
- 11 – Father and Daughter reunited (Alexan Aghejanian et Mania Pechrikian)*
- 12 – Alphabet Arménien*

RECIT BIOGRAPHIQUE
André Vahé PECHRIKIAN